

I Rodez – Place d'armes – Mardi 16 Mars

C'est l'heure de la mort dans la prison de Rodez.

Ceux qui doivent assister à l'horrible spectacle arrivent les uns après les autres, se font un simple signe de la tête, visages défaits et yeux rougis. Lorsque tout le monde est là, à l'étroit dans le bureau du directeur Langlois, le cortège se forme. Une vingtaine de personnes, les gardiens, monsieur Langlois, le prêtre, les "personnalités", le bourreau et ses deux aides. Avant que tout le monde ne s'avance dans le couloir sombre, on informe les participants qu'il vaut mieux marcher silencieusement afin de ne pas alerter les autres prisonniers.

On arrive devant la porte de la cellule qu'un gardien ouvre avec difficulté car il n'a pas repéré la bonne clef. Ses mains tremblent mais s'affermissent et poussent enfin la lourde porte. À peine aperçoit-il le petit groupe que le prisonnier se dresse d'un coup sur sa couche. On affirme dans les rangs qu'il sommeillait, mais ne dormait pas. À voir la rapidité avec laquelle il s'est levé, on peut en douter. Tout le monde se tait tandis qu'on le prépare. Ce silence serait pesant dans d'autres circonstances, mais la docilité apparente du proscrit soulage. Des cris, des pleurs ou des protestations auraient rendu la scène plus terrifiante encore.

Le cortège se reforme et on refait le chemin en sens inverse. Les pas se font plus lourds, plus rapides, tout à coup pressés que tout cela finisse. On ne fait plus guère attention aux oreilles qui se dressent derrière les portes en fer.

Le défilé s'arrête auprès d'une table installée dans le couloir. On assied le condamné sur une chaise à côté de la table. Il a les mains entravées derrière le dos par des menottes. Un gardien lui tend une cigarette qu'il refuse. Il commence à fixer sans dire un mot les hommes qui l'accompagnent, fait un petit sourire lorsqu'il reconnaît quelqu'un. Il paraît plus jeune qu'il n'est. Sa cicatrice est mangée par les poils de sa barbe qui remontent très haut sur ses joues. Il n'a rien d'un débile, ni d'une brute et on douterait de ses crimes si on ne les connaissait. Une quinzaine de jeunes filles et de femmes violentées et étranglées.

L'homme se met à gémir, se plaint que ses menottes sont trop serrées. Un garde s'approche et tente de les desserrer sans succès.

Lui aussi a les mains qui tremblent lorsqu'elles touchent celui qui va mourir. Le directeur discute avec ses subordonnés pour savoir s'il faut enlever les menottes et les remplacer par une corde. Finalement, aucune solution n'est la bonne et on finit par les ôter complètement. Que risque-t-on à lui enlever les chaînes ? Cette question donne le frisson.

Est-ce à cet instant où on lui accorde cette infime bribe de liberté que l'homme comprend que c'est fini, qu'il ne pourra échapper à son funeste destin ? En tous les cas, il devient plus agité, plus fébrile et une drôle de sueur malodorante suinte de son corps.

Il demande à parler à ses avocats, Maître Girouard et Maître François qui n'ont pas démérité lors du procès mais n'ont rien pu faire pour lui éviter la guillotine. Le condamné relève la tête tandis que les hommes de loi murmurent à son oreille. Il tend un papier froissé à Maître François que celui-ci devra remettre à sa famille puis lui demande de se retirer. Il fait signe d'approcher au juge et à l'inspecteur qui l'ont arrêté et mené dans ce couloir. On a le cœur qui se lève, mais on obéit. Un homme qui va mourir n'a-t-il pas tous les droits ?

Il parle à voix basse, lentement comme s'il grignotait ainsi quelques secondes. Ne dit pas qu'il regrette, ne demande pas pardon, mais remercie d'avoir été bien traité. Le juge et l'inspecteur l'encadrent et ne parlent pas non plus, n'osent pas se regarder. L'homme demande ce que vont devenir ses affaires. On lui répond qu'elles seront remises à la famille comme le prévoit la loi.

Cela fait bientôt un quart d'heure que l'on est debout dans ce couloir tandis que l'homme assis lance ses dernières requêtes.

Un gardien, plus jeune que les autres, s'approche avec une bouteille de rhum et un verre. Il propose le breuvage au condamné qui accepte et lui verse une longue rasade de liquide ambré et odorant. L'homme commence à boire lentement. On sait que lorsqu'il aura terminé son verre, il sera temps de repartir et d'achever la route. Est-il conscient de cette échéance et prend-il plaisir à faire durer ce dernier verre ? On le croirait à voir la façon dont il avale le breuvage par infimes gorgées. Le bourreau et ses aides murmurent que cela suffit, mais on ne les écoute pas. On pousse en avant le curé qui bafouille quelques mots de consolation que le buveur ne semble pas

entendre.

L'assistance commence à s'impatienter, tout le monde entoure le prisonnier qui grignote encore quelques précieuses secondes. Puis, lui aussi semble gagner par l'envie d'en finir. Une dernière grande lampée de rhum, il repose vivement son verre vide sur la table et se relève d'un coup, bousculant le prêtre et le gardien.

Aussitôt, l'un des aides du bourreau le repousse sur la chaise, le force à se rasseoir et sort prestement une paire de ciseaux de la poche de sa veste. Il découpe consciencieusement le col de la chemise bleue, lève la tête vers son supérieur qui lui fait signe que l'échancrure n'est pas assez large. L'assistant redonne deux grands coups de ciseaux dans le dos de la chemise et, dans un grand bruit de déchirure, dénude tout le haut du dos.

On remet le condamné debout et on lui lie à nouveau les mains. Deux gardiens vont ouvrir la porte au fond du couloir et la lumière du jour déferle dans la galerie. On distingue le fourgon cellulaire qui attend son triste chargement ainsi que les véhicules de ceux qui doivent assister à l'exécution.

La montée dans les voitures se fait dans le désordre, mais on respire déjà mieux. Allons, encore quelques minutes et on aura effectué sa pénible mission ! Très vite, le sordide cortège s'ébranle, passe sous le porche de la cour de la prison et entame la montée vers le lieu du supplice.

La guillotine, anciennement située place du Bourg, au centre de la vieille ville, a été transportée sur ladite *place d'Armes* car elle troublait l'ordre public. C'est donc au pied de la cathédrale que l'homme rendra son dernier soupir. Hier, le bourreau est arrivé avec « sa » machine transportée par train spécial et l'a installée dans la nuit avec ses assistants. Tout doit être fin prêt pour le lever du jour lorsque les premiers rayons du soleil viendront caresser les toits des maisons de Rodez.

Tandis que les voitures grimpent la rue du Foiral on voit la foule rejoindre lentement la place. Malgré le temps d'hiver et la petite pluie fine qui tombe sans interruption, ils sont nombreux à vouloir assister à l'exécution. Certains journaux de la ville ont fait état de l'arrivée de plusieurs centaines de curieux qui ont investi les hôtels et les auberges pour ne pas manquer l'événement. La présence de cette

foule est certainement le plus difficile à supporter pour ceux qui, descendus de leur cabriolet ou leur fiacre, doivent fendre ses rangs afin d'accompagner le prisonnier jusqu'au bas de l'échafaud. On voudrait leur crier de quitter les lieux, d'abandonner ces regards avides de sensations fortes, ces visages grotesquement tendus.

Enfin, tandis que la foule s'écarte pour laisser passer la triste procession, la guillotine apparaît. On marque le pas et puis on repart. Toute la compagnie suit les gardiens qui poussent sans ménagement le condamné vers la "machine". Le bourreau et ses aides les ont devancés et sont déjà en place. Surplombant la foule, ils apparaissent comme les véritables héros du jour. À côté de la guillotine, de l'autre côté du couperet, un panier en osier brun attend son effroyable tribut.

Alors, tout va très vite. Le condamné est presque propulsé sur l'estrade. Il cligne des yeux, regarde la foule, cherche un visage connu, fait un petit signe à l'inspecteur et au juge, sourit étrangement. Le bourreau est pressé et le pousse vers l'échafaud. Ses aides s'emparent du corps qui n'est déjà plus tout à fait un être humain et le jette à plat ventre sur la planche avant de caler sa tête dans la lucarne de bois dont ils referment le bord supérieur.

On ferme les yeux puis on les rouvre car on doit bien cela à celui qui va mourir. Un bruit sourd comme un coup de fouet qui claque et puis du sang, beaucoup de sang, du sang très rouge. Le corps est toujours allongé sur la planche, mais la tête a basculé dans le panier. En une seconde, une vie a été tranchée et la foule déjà se disperse, presque déçue de la rapidité de l'événement.

Le bourreau regarde placidement la tête de l'exécuté dans le panier, deux aides s'occupent du corps et vont le charger sur une charrette avant que la tête ne le rejoigne. On l'emportera bientôt jusqu'à la prison pour l'enterrer dans le quartier des condamnés. Un autre assistant prend un grand seau d'eau avec lequel il arrose toute l'estrade et en nettoie le sang. C'est qu'il faut vite effacer les traces...

En bas, têtes levées et bras ballants, ceux qui ont conduit l'homme jusqu'au lieu du supplice, s'ébrouent lentement, n'osant pas encore échanger des regards, complices dans cette œuvre terrifiante de la mise à mort.

Il faut encore quelques secondes avant que la vie ne reprenne son

cours.

Les avocats discutent à voix basse, le directeur serre des mains en remerciant puis repart avec le fourgon de la prison, le curé fait un dernier signe de croix et disparaît, le juge et l'inspecteur restent seuls au milieu de la place désertée tandis que l'on entend les premiers coups de marteau du bourreau qui démonte sa machine.

I Rodez – Rue de Saunhac – Jeudi 22 avril

Bien sûr, il y avait le printemps et ses odeurs capiteuses, le soleil qui se faisait de plus en plus ardent, donnant des envies d'escapades bucoliques. Bien sûr, il y avait les sourires d'Héloïse qui, du haut de ses six mois, faisait tourner son père autour de son petit doigt potelé. Bien sûr, il y avait Flora, les sourires de Flora, les colères de Flora, le corps de Flora qui embellissait les nuits et repoussait les cauchemars. Bien sûr, il y avait la vie et le charme de ces journées passées auprès des personnes aimées.

Bien sûr.

Pourtant, depuis ce fameux jour de mars, Adrien était hanté par des images terrifiantes. Avoir participé aux combats de 1870 où il avait failli perdre la vie et avoir été témoin de la Commune de Paris, les mois suivants, l'avait rendu familier de la mort. Mais ce mort-là tout particulièrement, celui-ci n'était pas comme les autres et il s'en sentait responsable.

La justice avait été rendue, il le savait et ne le remettait pas en cause mais d'avoir vu cet être humain coupé en deux en place publique ne lui semblait pas être la meilleure façon de rendre grâce aux victimes. Il n'avait pas de solution de rechange. Il n'était pas juge et pas comptable directement de la sentence qui avait été prononcée. Mais son travail qui avait conduit un homme à ce funeste destin lui paraissait tout à coup vide de sens et presque répugnant. Jamais il ne l'aurait avoué à quiconque mais il ne se reconnaissait plus le droit de mener ses enquêtes, de désigner les coupables au risque de voir ceux-ci mis à mort devant une foule curieuse.

L'image de la foule, la désastreuse image de la foule attendant la chute de la tête dans le panier, silencieuse et sûre de son bon droit, ne quittait pas son esprit. Il revoyait ces visages laids dans le petit

matin glacé, animés par le goût du sang et de la vengeance, étrangers, même hostiles à l'idée de justice. Avec simplement l'envie de voir un rite barbare se perpétuer en toute légitimité. C'est elle qui, petit à petit, le menait à la détestation de son métier d'inspecteur.

Aussi, depuis près de quatre semaines, il traînait une lassitude persistante, une tristesse dont il ne pouvait se déprendre. Ses paroles étaient rares, ses sourires plus encore et ses yeux, habités par des images épouvantables que sa mémoire ne parvenait pas à chasser, se faisaient fuyants. La vie n'avait plus le goût de rien si ce n'est un goût de cendres qui parfois lui envahissait la bouche.

La première à s'inquiéter de cette sombre mélancolie fut Flora qui connaissait parfaitement les raisons d'un tel abattement mais jugeait que la dépression durait plus qu'il ne fallait et risquait de les emporter tous. Il n'avait pas été question de refuser la demande du condamné de voir, au moment de sa montée à l'échafaud, l'homme qui l'avait arrêté et l'avait conduit là mais elle n'aurait pas cru qu'Adrien en sortirait si affecté. Elle connaissait son caractère sensible, les doutes permanents qui l'habitaient et l'aimait pour cela, mais elle craignait tout à coup qu'il se laisse gagner à jamais par cette amertume et ne retrouve pas une véritable joie de vivre.

Comme elle n'était pas femme à attendre que les choses évoluent d'elles-mêmes, elle décida d'agir et s'empressa de demander de l'aide auprès du commissaire Reynouard, le mentor d'Adrien depuis qu'il était entré dans la police. Le commissaire était un homme d'expérience, juste et bon, un fin limier et il avait le jugement sûr. Il saurait certainement comment sortir son adjoint de cet état douloureux. Pour être sûre de son soutien, elle l'aborda par son meilleur côté, c'est-à-dire celui de sa femme.

Sans être amies, les deux épouses s'appréciaient et se rencontraient de loin en loin. C'est sur la place du Bourg, au moment du marché que Flora tenta sa chance. Croisant madame Reynouard, les bras chargés d'un panier en osier qu'elle venait de remplir de légumes frais, elle l'interpella :

- Madame, je suis bien aise de vous rencontrer. Pourriez-vous m'accorder quelques instants ?

La jolie femme du commissaire lui rendit ses sourires et, posant ses paniers sur le sol, se dit prête à l'écouter.

- C'est que j'aurais un service à vous demander, commença Flora avant de se reprendre, ou plutôt j'aurais un service à demander à votre mari.

- Dites-moi donc de quoi il s'agit et je ferais mon possible pour vous servir d'intermédiaire.

Flora avala sa salive avant de se lancer dans son récit, peu sûre qu'Adrien apprécierait que l'on parle de lui dans son dos, mais comme il en allait de leur bonheur à tous, elle se décida :

- J' imagine que vous avez entendu parler de l'exécution de cet assassin il y a quelques semaines sur la place d'Armes...

À ces mots, son interlocutrice se signa rapidement avant d'acquiescer.

- Mon mari, l'inspecteur Levasseur a assisté à la « séance » si j'ose m'exprimer ainsi.

Madame Reynouard prit un air de circonstance.

- Mon Dieu, sensible comme il est, j' imagine que votre époux en a été bouleversé !

- Ce n'est rien de le dire, affirma la jeune femme avec force. Depuis qu'il en est revenu, il n'est plus le même, ne semble plus avoir le goût à rien et surtout à son métier. Notre vie en est totalement transformée et je ne sais comment lui venir en aide. À vrai dire j'ai peur et j'aimerais...

- Vous aimeriez que mon mari lui confie une mission qui le remette un peu d'aplomb et lui sorte ses idées morbides de la tête !

Flora lui adressa un magnifique sourire et hocha la tête. On s'accorda sur ce qu'il convenait de faire et on se quitta, charmées l'une de l'autre. Madame Reynouard n'hésita pas et se promit de faire le nécessaire le plus rapidement possible pour venir en aide à Adrien qu'elle appréciait beaucoup. Forte de son engagement, elle informa son mari des mauvaises dispositions de son inspecteur et l'enjoignit de trouver une solution pour l'aider à passer ce cap difficile.

Le commissaire n'était jamais à court de bonnes idées et il en eut une qui lui sembla correspondre tout à fait aux besoins particuliers de son subordonné.

Il lui demanda donc de bien vouloir le rejoindre dans son bureau dès le début de l'après-midi afin de combattre le mal au plus vite. Adrien qui, depuis plusieurs jours déjà, passait le plus clair de son temps à

regarder le plafond de son propre bureau en essayant d'oublier les raisons de sa présence ici, traîna sa carcasse jusque chez le commissaire et se laissa choir d'un coup sur la chaise qu'on lui proposait.

- Eh bien, mon cher, vous voici bien épuisé pour quelqu'un d'aussi jeune ! remarqua le commissaire en levant les deux sourcils. Est-ce le calme de nos journées qui vous fatigue ainsi ?

- La jeunesse ou le calme n'ont rien à voir là dedans et si vous saviez combien je me sens vieux et las... grommela l'inspecteur d'un air désespéré.

Le commissaire, jugeant que la situation était grave, exposa rapidement sa proposition.

L'affaire était simple et réclamait la présence d'un enquêteur expérimenté et ce dernier ne pouvait être qu'Adrien Levasseur.

- Vous comprenez, Adrien, j'ai un ami qui est maire, maire de Saint-Affrique.

- Grand bien lui fasse, réagit le jeune policier d'un air toujours aussi compassé.

- Eh bien, figurez-vous qu'en ce moment, cela ne lui fait aucun bien du tout.

S'il espérait une réaction plus active de son interlocuteur, il en fut pour ses frais et poursuivit donc son exposé.

- C'est qu'il y a quelques semaines, une jeune fille est morte là-bas, elle s'est noyée...

- ... Encore, nous n'en sortirons donc jamais... murmura Adrien.

Le commissaire qui ne l'avait pas entendu, continua :

- Apparemment, il s'agit d'un suicide ou d'un accident et personne ne soupçonne un crime.

- Cela ne change pas grand-chose pour elle !

- Certes, certes, mais enfin s'il n'y a pas crime, il n'y a pas enquête ! Or, mon ami le maire de Saint-Affrique est devenu depuis quelques jours l'objet d'une rumeur...

- Une rumeur ? interrogea son subordonné, tout à coup attentif.

- Oui, plusieurs lettres anonymes ont été envoyées à des conseillers municipaux dans lesquelles on accuse le maire d'avoir fait en sorte qu'il n'y ait pas d'enquête comme s'il voulait cacher quelque chose. Déjà, la rumeur enfle dans la ville et certains de ses adversaires

politiques s'apprêtent à demander sa destitution au préfet.

Adrien qui ne comprenait pas où le commissaire voulait en venir commença à montrer des signes d'impatience en se tortillant sur sa chaise. Retombant dans son apathie initiale, il finit par demander d'une voix éteinte :

- Tout ceci est bel et bon mais qu'attendez-vous de moi ?

- Je voudrais que vous vous rendiez sur place, que vous découvriez qui est l'auteur des lettres anonymes et qui veut la mort politique de mon pauvre ami ! Je sais qu'en ce moment, les affaires sont rares sur Rodez et votre absence de quelques jours ne gênera pas le service du commissariat.

Il avait à peine fini sa phrase que l'inspecteur se levait et d'un air morne répondait :

- Je suis désolé commissaire, mais je n'accepte pas cette mission qui ne me semble pas relever de ma compétence.

- Je ne comprends pas, regimba son interlocuteur.

- Il s'agit d'affaires politiques et d'affaires entre particuliers et, comme je vous le dis, cela ne relève pas de ma compétence.

Sans ajouter un mot, oubliant de saluer, il quitta le bureau, laissant son supérieur pantois répétant ces mots :

- Pas de sa compétence... Pas de sa compétence...

Il n'était pas dit, cependant, que le commissaire Reynouard allait se laisser intimider par une telle rebuffade. Comme il avait bien des cordes à son arc, il entama diverses démarches dont il se montra très satisfait. Le soir, il put informer sa femme que le cas Levasseur allait bientôt être réglé et que, si on l'en croyait, le jeune homme allait retrouver forme et bonne humeur.

Dès le lendemain matin, Adrien reçut à son domicile un pli de la préfecture lui enjoignant de passer dès que possible au cabinet du préfet. Cette invitation valait ordre et, sans bien savoir pourquoi on le convoquait, l'inspecteur se rendit rapidement auprès du préfet Galtier, en poste depuis un an environ.

Lorsqu'il entra dans le grand bureau dont il appréciait l'agencement et le décor, il se retrouva face au sieur Galtier qu'il connaissait peu mais dont les abords affables plaidaient en sa faveur. L'homme était courtois et souriant, dispensait ses ordres avec bonhomie et ne haussait jamais le ton.

Il fit asseoir l'inspecteur et le complimenta pour les bons résultats obtenus. Adrien qui connaissait la faible activité du commissariat dans ces dernières semaines, se demandait bien le pourquoi de ces félicitations. Enfin, le préfet en vint aux faits.

- Cher inspecteur, commença-t-il, si je vous ai demandé de venir c'est que j'ai besoin d'un jeune homme énergique, mais avec déjà une certaine expérience et vous êtes tout à fait l'homme de la situation.

Comme l'homme de la situation en question ne bronchait pas, il reprit :

- Depuis déjà deux ans, nous avons un problème dans le sud du département...

- Un problème ? interrogea Adrien par politesse.

- Oui, un problème car la police n'y est pas bien représentée comme il se doit et c'est un manquement que je veux corriger.

- Monsieur le préfet, je ne vois pas bien ce que je peux y faire personnellement...

- Je vous explique. Depuis deux ans, disais-je, le commissariat de Saint-Affrique se retrouve sans commissaire. Le dernier en date est mort d'une crise cardiaque alors qu'il était en poste et, hélas, les deux remplaçants que nous lui avons trouvés ne sont pas restés bien longtemps en place.

Adrien connaissait parfaitement la situation décrite par le préfet. Le premier remplaçant du commissaire défunt avait fui au bout de trois mois avec la femme d'un négociant en vins et le suivant n'avait pas tenu plus de cinq semaines. Alors que toute ville de plus de cinq mille habitants se devait d'avoir un commissariat, la cité du Sud-Aveyron demeurait une triste exception.

- Je veux donc que vous vous rendiez à Saint-Affrique, conclut le préfet avec un grand sourire.

Comprenant tout à coup ce qu'on lui demandait, Adrien se leva brusquement et s'écria :

- Mais c'est impossible, je ne suis pas commissaire et je ne peux !...

Le préfet partit d'un grand éclat de rire et le rassura immédiatement :

- Il n'est pas question de cela mon cher, vous êtes encore un peu jeune pour le poste mais qui sait, d'ici trois ou quatre ans vous pourrez y songer...

- Mais alors ?

- Alors, je vous demande d'inspecter un peu le commissariat et de respirer l'air de la commune, le conseil municipal, le maire... enfin vous voyez.

Mais comme, apparemment, le policier ne voyait pas, le préfet mit les points sur les « i » comme on le ferait pour un élève un peu benêt.

- Voyez un peu ce qui bloque dans cette satanée ville et pourquoi nous ne parvenons pas à y garder un commissaire ! Voyez si on n'y mettrait pas quelques bâtons dans les roues.

L'inspecteur s'apprêtait une nouvelle fois à renoncer à cette mission, mais le préfet se montra très clair :

- Mon ami, il s'agit ici d'un ordre et il ne serait pas bon pour votre carrière que vous refusiez. Il ne s'agit après tout que de quelques jours et votre commissaire a beaucoup insisté pour que vous soyez désigné affirmant que vous aviez besoin d'un petit changement d'air.

Adrien était coincé et il ne put que se rendre aux raisons du sieur Galtier. Il sortit de la préfecture, sentant la colère le gagner peu à peu. Il n'appréciait pas d'être manipulé de la sorte et s'apprêta à dire son fait à qui de droit. Sa colère augmenta tandis qu'il parcourait la distance entre la préfecture et le commissariat et il déboula dans le bureau du commissaire dans un joli état de nerfs.

Avant même que son supérieur ne puisse réagir, il l'apostropha :

- Je n'aime pas la façon dont vous agissez avec moi. Parce que je vous ai refusé de venir en aide à votre ami le maire, vous utilisez le préfet pour m'envoyer là où vous voulez.

Le commissaire Reynouard le considérait avec un petit air satisfait, heureux de voir Adrien sortir de son état léthargique, fut-ce pour le houspiller. Levant les mains en signe d'innocence, il répondit :

- Je n'y suis pour rien ! Le préfet a vraiment demandé que l'on envoie quelqu'un à Saint-Affrique !

- Et tout de suite, vous m'avez proposé alors que je ne voulais pas y aller !

- Vous êtes le plus qualifié pour cela et puis, cela vous fera du bien, lâcha le commissaire sans y prendre garde.

- Cela me fera du bien ? Et pourquoi aurai-je besoin que quelque chose me fasse du bien ? rétorqua soupçonneux l'inspecteur.

Cette fois, le commissaire resta coi, ne sachant pas bien comment répondre sans froisser le jeune policier.